

PRESENTATION DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE 6 FÉVRIER 2024 – ABBAYE MÉDIEVALE DE LAGRASSE CENTRE CULTUREL DES ARTS DE LIRE

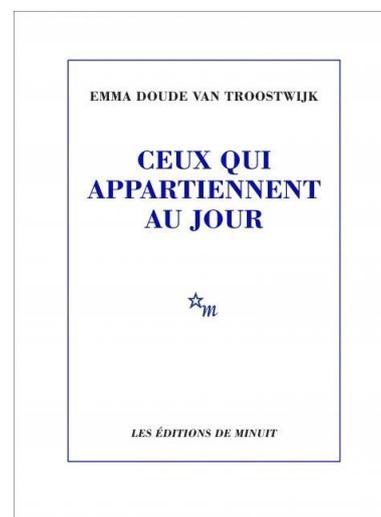
En partenariat avec la Bibliothèque Départementale de l'Aude

482 romans parus entre janvier et février, soit une petite vingtaine de plus qu'à l'automne. Cette rentrée démarre sans locomotive – peu ou pas de best-sellers - mais 348 romans francophones contre 134 romans traduits (en baisse de 2.9 % par rapport à 2023) sont attendus sur une période restreinte : janvier et février. Les tendances thématiques sont sensiblement les mêmes que depuis 2-3 ans : la parentalité, la transmission, de forts personnages féminins mais il s'agit dans cette rentrée de creuser un sillon, approfondir, marquer son temps (deux trois romans s'inscrivent vraiment dans cette idée de "perdurer") avec de belles audaces narratives qui illuminent cette rentrée. Pour cela, il a fallu gratter la couche supérieure et aller chercher d'autres pistes, premiers romans et autres ovnis.

Emma Doude van Troostwijk, *Ceux qui appartiennent au jour*, éditions de Minuit, janvier 2024, 176 p., 17 €

Une famille de pasteurs néerlandais installés dans le nord-est de la France : les grands-parents, les parents, le frère et la sœur, tous pasteurs à l'exception de la fille cadette, c'est de son point de vue que l'on "entend" l'histoire. A première vue, rien de très excitant dans cette histoire. Sauf que le père et le grand-père sont en train de perdre la mémoire (le grand-père victime de la maladie d'Alzheimer, le père d'un burn-out), et tout ce qui était jusqu'à présent immuable dans cette famille semble se dérégler.

Comme souvent chez Minuit, une écriture hiératique, la distance est de mise de la part de la narratrice qui revient chez elle après un an passé ailleurs dans un lieu peuplé de plus d'affect semble-t-il (description d'une fête sur une plage au début, études de théâtre). On ne sait rien d'elle et le roman ne nous apprend rien. Sa "transparence" semble nous renvoyer de manière encore plus forte des moments déchirants où son père se retrouve incapable de former une seule paire au Memory, et finit par pleurer, de voir, impuissant, sa mémoire s'échapper.



Mais à quoi bon devenir pasteur s'il n'y a personne pour se souvenir semble se questionner le fils aîné qui est en train de franchir les dernières étapes qui le mèneront à son tour à exercer cette profession qu'il imaginait toute tournée vers les autres et la solidarité.

L'auteure, jeune metteuse en scène de 25 ans, dont c'est le premier roman travaille aussi sur l'ambivalence de la langue, entre français et néerlandais. Pour illustrer cet effondrement des générations, de la tradition, elle ponctue son écriture de formules qui, d'une langue à l'autre, expriment différemment leur différence. « *En français ils perdent la tête. En néerlandais ils perdent le chemin. Ze zijn de weg kwijt.* « *Le Français dit qu'un ange passe. Le Néerlandais dit qu'un pasteur se promène.* ». La fantaisie de la petite différence s'introduit ainsi partout : par l'étrangeté du néerlandais dans le français, sensible même pour qui le comprend, par les changements de rythme, les blancs, les différentes échelles de brièveté qui bâtissent les chapitres, par les paroles des chansons qui, bien souvent, remplacent efficacement les discours.

Elle assiste à cet effondrement, mais elle ne se sent pas impuissante. Comme les femmes de sa famille, Oma, sa grand-mère, et Mama, sa mère, elle fait en sorte que le quotidien reste vivant et drôle. Elle organise des séances express de rattrapage des souvenirs en mettant dans le magnétoscope les petits films de famille tournés pendant l'enfance du frère et de la sœur. On met de la musique très fort et on organise des soirées cabaret. On chante des hymnes qu'on mêle aux chansons d'Elvis Presley ou de Ben E. King (« *stand by me* »). On chante en français et en néerlandais. On mange surtout des aliments enfantins, des beignets, des coquillettes au jambon avec du ketchup. L'ambiance est désordonnée, cacophonique et intensément joyeuse.

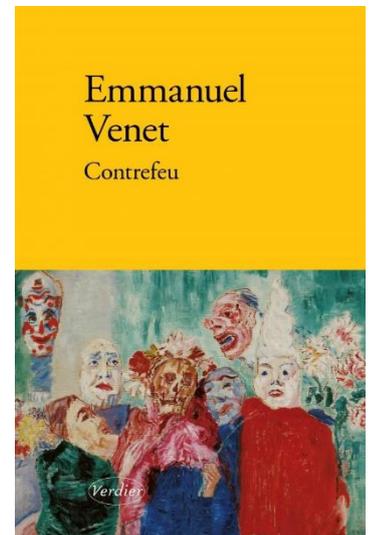
La mère découvre à la radio que le burn-out, c'est la maladie des êtres qui prennent soin des autres. Tout cette cacophonie est donc créée pour qu'elles ne sombrent pas à leur tour. Si la thématique peut faire penser à la remarquable série danoise *Au nom du père*, sur les affres d'une dynastie de pasteurs, pas de trace, ici, de lourde névrose ni de nostalgie envahissante. La famille s'apparente plutôt à un cocon protecteur que la narratrice avoue chérir. « *Je pourrais dire que je tiens à eux comme à la prune de mes yeux.* » Eux qui, en français, « *ne tiennent qu'à un fil* », mais qui, en néerlandais, « *appartiennent au jour* ».

Tiphaine Samoyault dont j'admire le travail sur la traduction dit de ce roman dans *Le Monde* « *La maladie de la mémoire n'est pas réversible – pas plus à l'échelle de la famille qu'à celle de la culture dans son ensemble. Au lieu de le regretter ou de nous en lamenter, profitons du grain de folie que cela instille dans nos vies et dans nos échanges ; profitons des changements de place que cela autorise ; croyons toujours à la puissance des histoires, mais écrivons-les autrement, semble nous dire ce livre étonnant.* » (11 janvier 2024)

Emmanuel Venet, Contrefeu, Verdier, janvier 2024, 128 p., 16.50 €

La religion et ses gouffres...

Un an jour pour jour après l'effondrement de la cathédrale Notre-Dame de Paris, celle de Pontorueil, petite ville de province imaginée par l'auteur, prend feu à son tour. L'occasion pour l'auteur de revenir en arrière et d'observer et de juger d'une manière drolatique tous les protagonistes de cette histoire : l'évêque de la cathédrale coupable d'une passion amoureuse avec une paroissienne, l'homme qui a installé à bon compte le système de sécurité de la cathédrale, un homme politique véreux.... Chacun dans ce petit univers cache ses turpitudes, soigne ses alliances. Les coupables tout désignés : un migrant africain, un fils de la bonne bourgeoisie de la ville, un marginal ? D'aucuns chercheront à tirer leurs marrons du feu, d'autres à se protéger par autant de contrefeux. Peu de rapport entre eux, si ce n'est la catastrophe qui fait s'entremêler les fils ténus qui les relient. Les voix de la bêtise, de la malhonnêteté et de la cupidité s'expriment ainsi chacune avant de se rejoindre avec virtuosité.



C'est un jeu de massacre qui rend joyeux l'ensemble des désastres contre lesquels Dieu lui-même n'a rien pu faire, sinon au contraire participer de bon cœur, surtout si l'auteur est un demiurge un soupçon malveillant – c'est pourquoi je parlais plus haut de jugement. Les idéologies et diverses idées du jour sont ridiculisées à la pelle. Il y a ceux qui « *préfèrent un enrichissement rapide à un appauvrissement lent, et se sont accordés sur le fait que les moyens de faire fortune ne regardent personne – en particulier ni l'administration fiscale, ni la justice, ni les médias* ». Un politicien qui assure « *que le sens des affaires n'empêche pas le sens des valeurs, que diable !* » et banco pour le centre commercial. Un architecte qui promet de « *n'utiliser que du ciment écologique, du béton sans additif, de l'acier trempé à l'eau de pluie* » et uniquement « *du bois européen, venu des forêts éco-administrées de Scandinavie, une région où l'on ne badine pas avec le dérèglement climatique* ». Un médecin fait un tabac à la télévision, apparaissant « *comme un homme viscéralement opposé aux maladies et à la dette publique, ennemi de la douleur et défenseur infatigable de la bonne santé* ». Les quotidiens régionaux et nationaux sont lamentables, les chaînes d'information continue font défiler des experts en incendie, en noyade, en suicide, en cathédrales et en ethnologie africaine -mais aucun ne livrera la clé de l'énigme » : qui est le pyromane s'il y en a un ?

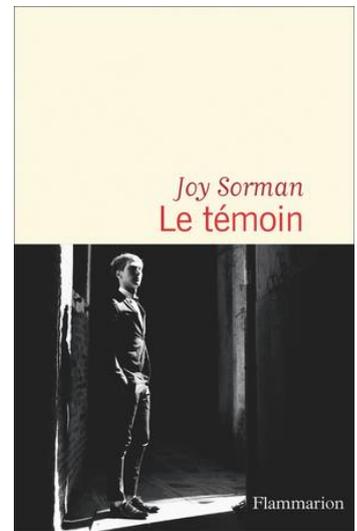
C'est toute la société qu'Emmanuel Venet incendie dans ce *Contrefeu*.

Emmanuel Venet est psychiatre, il est l'auteur de *Marcher droit tourner en rond* paru également chez Verdier en 2016 (à reparaître en poche ce mois-ci), histoire touchante autour du narrateur atteint du syndrome d'Asperger et de *Virgile s'en fout* dont je vous avais parlé lors de la présentation de la rentrée littéraire de l'hiver 2022. **Il sera en rencontre de librairie le samedi 17 février à 17h ici-même.**

Joy Sorman, *Le témoin*, Flammarion, janvier 2024, 288 p., 21 €

La société et ses gouffres...

On croit d'abord, en lisant *Le Témoin*, à un prolongement du livre précédent de Joy Sorman, *A la folie* (Flammarion, 2021). Mettant l'écriture littéraire au service du reportage, l'écrivaine y dressait un état des lieux édifiant de la psychiatrie française. C'est à l'institution du tribunal qu'elle s'attaque aujourd'hui. Comme à l'hôpital, « *on y entre le plus souvent contre son gré, faible et inquiet. Accusé, victime ou patient, écrit-elle, c'est le même statut, friable, diminué, le même destin incertain* ». C'est au cœur du nouveau tribunal de Paris, dans le 17^e arrondissement, qu'elle s'est immergée. Elle en a non seulement exploré les coins et recoins, mais elle a surtout assisté aux audiences de nombreuses chambres, pour inventorier la variété des manières dont la justice est rendue. Là où elle introduisait le "je" en décrivant des situations auxquelles elle a réellement assisté dans les hôpitaux psychiatriques dans *A la folie*, elle s'adresse au lecteur par le biais d'un narrateur qu'elle décrit à la 3^{ème} personne, un "témoin" qui décide de passer ses jours et ses nuits dans le tribunal "pour vérifier si la justice est juste". Le roman est donc une alternance de description des audiences et des stratagèmes que notre témoin Bart met en œuvre pour échapper aux caméras de surveillance et aux forces de l'ordre évidemment très présentes dans ce lieu. Bien sûr, il est remarqué mais son attitude grise et effacée fait que le regard des autres ne s'arrête pas sur lui, du moins le croit-il.



S'agit-il pour l'auteure de s'exonérer de pensées critiques vis à vis de la punition assez systématique par l'emprisonnement ou au contraire d'ajouter une force dramatique à cette justice qui semble graduellement expéditive à mesure que la situation financière et sociale des accusés est difficile ? Le témoin qui a voulu lui-même s'exonérer de sa propre vie est la planche sur laquelle va s'inscrire, se problématiser la gestion actuelle de la justice. Cette problématique s'impose ainsi en douceur au lecteur : les juges échouent à faire leur métier en s'écharnant à ne désigner qu'un coupable unique et à faire "s'appliquer la loi plutôt que rendre la justice", c'est la responsabilité collective qui est en cause notamment dans des affaires de radicalisation en Syrie. Puisque « *la société existe et que nous y sommes -jusqu'au cou, et qu'elle est en nous, incrustée, martelée – victimes et complices, [nous sommes] tous coupables* », fait-elle dire à son personnage. Son témoin passe ainsi en douceur de l'effacement à une prise de conscience de sa propre responsabilité jusqu'au dénouement, dont je vous laisse la découverte !

Valérie Zenatti, *Qui-vive*, éditions de l'Olivier, janvier 2024, 176 p., 19.50 €

Une autre impossible tentative d'effacement

Mathilde, professeur d'histoire-géo à Paris est devenue insomniaque. Puis elle a perdu le sens du toucher. Il y a eu d'autres signes : des feuillets retrouvés à la mort de son grand-père sur l'existence d'un violon doué de sensibilité, une vidéo de Leonard Cohen à Jérusalem, le retour de la guerre en Europe. De l'élection de Donald Trump à la pandémie, Mathilde est désorientée.

Est-ce pour cela qu'elle décide subitement de prendre un avion pour Israël abandonnant mari aimant et fille en pleine crise d'adolescence ? Pour tenter "d'y voir clair dans ce capharnaüm qu'on nomme l'histoire de l'humanité". Pour supporter l'inexorable « *superposition des réalités* » et rompre leur étanchéité, pour ne pas perdre pied sous les coups de tonnerre de l'actualité, son héroïne choisit de développer ou développe une hyperacuité et de « *tout ressentir avec une intensité de haut voltage* ». Sur le « *qui-vive* » hissé



comme un flambeau dans le titre, tout ouïe face aux cris et chuchotements de la ville, l'œil aux aguets pour imprimer dans son cerveau des archives indélébiles, Mathilde se lance dans un vagabondage initiatique. De l'esprit comme du corps. D'où la richesse et la complexité du roman, composé de filaments luminescents, parcouru d'émotions contraires, tendu d'intelligence, qui file de pensées en actions, arpentant paysages intimes et planétaires avec une souplesse intrépide.

On pense à *Forêt obscure* de Nicole Krauss, une fuite en avant et une quête des origines dans notre antiquité judéo-chrétienne. La réalité la rattrape : l'état de guerre permanent de ce pays, la vie des habitants marquée par la violence quotidienne...

Entre Tel-Aviv, Capharnaüm justement et Jérusalem, commence une errance sans véritable but, au hasard de rencontres et de lieux qu'elle découvre imprégnés des traces du conflit israélo-palestinien. Le récit entre évidemment en résonance troublante avec l'actualité récente, alors que, cherchant les traces du passé dans le présent, elle s'interroge sur ce que le présent peut contenir de germe de l'avenir. Invitation à réfléchir à notre place dans une époque que l'on dirait emportée dans une course folle, ce livre est une pétillante méditation sur le temps et le rapport au monde.

Auteure d'ouvrages remarquables, traductrice d'Aharon Appelfeld et scénariste occasionnelle, Valérie Zenatti tente, dans un nouveau roman interrogateur, de conjurer le vertige qui la saisit face au tumulte du monde contemporain.

Les tumultes du monde et le destin de cinq frères :

Mehdi Yazdani Khorram, *Nourri par le sang*, traduit du persan (Iran), Zulma, janvier 2024, 384 p., 23.50 €

En ouverture des journées que l'on consacra à la création iranienne et au mouvement Femme, vie, liberté les 9 et 10 mars 2024.

Mohsen Meftah est étudiant à Téhéran. Pour financer ses études, il prie pour les morts : trente-cinq mille tomans par jour de jeûne, deux mille tomans pour une sourate. Parmi ses « clients », une mère dont les cinq fils sont morts. Le roman va dérouler leur histoire.

Cinq frères qui ont grandi dans un vieux quartier arménien de Téhéran. Dans les toutes premières années de la guerre Iran-Irak, alors que la ville d'Abadan est sur le point d'être libérée, ils s'accrochent à leurs rêves, leurs ambitions ou convictions : dans une ruelle d'Isfahan, Nasser guette sa bien-aimée Maryam. En échange d'un visa, ils vont pratiquer des fouilles archéologiques clandestines dans une église pour un collectionneur. Massoud, tireur d'élite, est posté en haut d'un clocher à Abadan, quelques jours avant la libération de la ville. Il aura tout fait pour sauver les dix femmes chrétiennes cloîtrées dans une cave. Mansour, le photographe, est en reportage à Beyrouth et rêve de devenir Robert Capa. Mais il tombe amoureux de Maria, une religieuse maronite... Mahmoud décide de fuir à Mashhad avec une jeune étudiante communiste, indépendante, pour rejoindre l'Union soviétique. Taher naît en 1981. Il est fasciné par les baptêmes qui sont célébrés dans l'église arménienne de sa rue. Pour ses six ans, son destin rejoint celui de ses frères.

Dans un Iran où le mélange des communautés est omniprésent, *Nourri par le sang* se penche sur les minorités, toujours négligées, sur les âmes perdues et délaissées. Doté d'un pouvoir métaphorique hors du commun, un roman sensible, courageux et magistral sur la vie, l'amour et la mort.

Mehdi Yazdani Khorram est né en 1980 à Téhéran. Écrivain, journaliste, critique littéraire et éditeur aux éditions Cheshmeh, il est lauréat de plusieurs prix prestigieux en Iran. En 2017, il a été reconnu par le prix Tchhel comme l'un des cinq espoirs de la littérature contemporaine iranienne.



Alexandre Civico, *Dolorès ou le ventre des chiens*, Actes Sud, janvier 2024, 192 p., 19.90 €

Polar, thriller.

“Je ne suis rien. Je n’ai pas été violée, je n’ai pas été abusée, je n’ai pas eu faim. Vous pensez qu’il faut avoir été violée pour porter le viol, abusée pour ressentir l’abus, avoir eu faim pour être assourdie par le cri des ventres creux ?”

C’est la fin d’une traque. Dolorès Leal Mayor vient d’être appréhendée. Elle est accusée d’avoir assassiné une dizaine d’hommes après les avoir séduits. D’avoir ouvert partout dans le pays une brèche, déclenché une vague de fureur chez les femmes, victimes du capitalisme et de son patriarcat.

Pour tenter de juguler l’épidémie de meurtres, Antoine Petit, jeune psychiatre rongé par une désespérance sourde et aux prises avec l’addiction, est sommé de déclarer Dolorès irresponsable de ses actes. On veut éviter le procès qui entérinerait son statut d’icône. Au fil des entretiens qu’il mène dans un centre pénitentiaire niché au cœur des Alpes, Antoine se confronte alors à Dolorès. Si elle révèle son côté intelligent, meneuse sans l’avoir désiré en le ridiculisant parfois, son rôle de prisonnière capable des pires violences et prête à y échapper à tout prix en prison est attachant.

Un roman noir donc, mais pas tant par les horreurs de la quête de Dolores, mais plus par un univers plombant constant, construit sans lourdeur par l’auteur. Fable sur la violence induite par le capitalisme et son patriarcat, une ode désespérée à l’incandescence des révoltes.

Si le début et plus particulièrement la fin du roman sont le théâtre de scènes terribles, c’est l’ensemble de l’œuvre qui hantera le lecteur d’une aura sale. Avec douleur et angoisse, on suit Dolorès dans son chemin de croix carcéral et existentiel. Le mal de vivre d’Antoine le psy paraît alors bien déplacé. Il se révélera pourtant et ira un peu plus loin que son côté bobo pleurnichard.

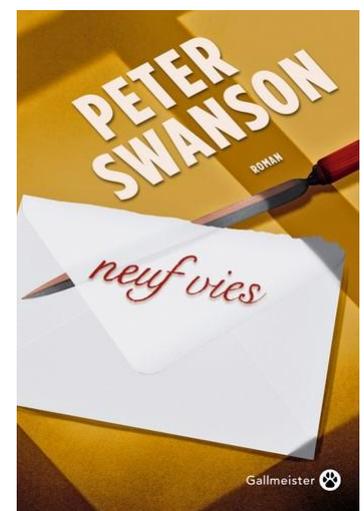
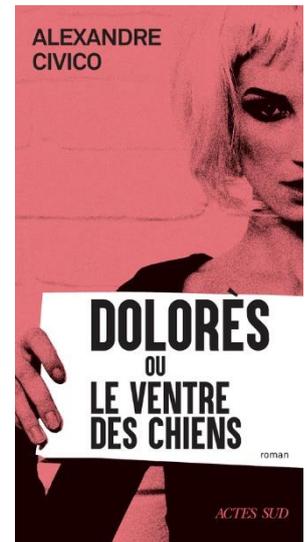
Alexandre Civico est d’abord agent littéraire avant de lancer la collection Naïve Sessions aux éditions Naïve. Depuis 2009, il a en charge avec Jérôme Schmidt, la direction éditoriale des éditions Inculte dont la noirceur réaliste poisseuse n’est plus à prouver. Il est l’auteur, notamment, de *La terre sous les ongles* et *La peau, l’écorce* et de *Atmore, Alabama*, romans noirs parus chez Actes Sud et Rivages.

Peter Swanson, *Neuf vies*, traduit de l’anglais (États-Unis), Gallmeister, janvier 2024, 416 p., 24.90 €

Neuf personnes, sans aucun lien apparent entre elles, reçoivent simultanément une liste de neuf noms, dont le leur. Une simple liste, sans la moindre explication. Certains y voient une mauvaise blague, d’autre une erreur, en tout cas rien de vraiment digne d’intérêt.

Certains sont totalement transparents, d’autres plus insupportables et dignes de prendre les coups... Seule Jessica Winslow, agent du FBI à Albany, dont le nom figure également sur cette mystérieuse lettre, prend cela très au sérieux. Lorsque certains de ses destinataires disparaissent, la détective décide d’enquêter. Mais par où commencer ? Quel fil invisible relie ces vies en train de vaciller ?

Dans la veine de *Huit crimes parfaits* qui rendait déjà hommage aux classiques de la littérature policière, le nouveau roman policier de Peter Swanson est un hommage brillant à Agatha Christie. Le romancier américain Peter Swanson aime jongler avec les genres, pervertir les codes du thriller hitchcockien (l’excellent *Vis-à-Vis*) ou du roman à énigme le plus traditionnel. L’écriture, entre minutie et simplicité, taillée au cordeau, est parfaitement cohérente pour plaire aux amateurs de la maîtresse du polar anglais et l’histoire s’avère particulièrement



addictive, au cœur des souvenirs d'enfance cachés derrière les traumatismes lointains et leurs indélébiles cicatrices.

On reste dans la noirceur mais dans une narration singulière avec

Emmanuelle Tornero, *Une femme entre dans le champ*, éditions ZOE, janvier 2024, 176 p., 17 €

Une femme aux prises avec son premier enfant : dépression post-partum ? Toutes les lettres de son nom ont disparu, son compagnon semble les avoir perdus lui aussi "alors qu'il avait appris à incarner des rôles : le-bon-fils, l'amoureux-exalté, le-gendre-idéal, le-travailleur-fidèle". Est-ce que c'est contre cette normalité que lutte la narratrice ? Un figuier étrangleur s'enroule inexorablement autour d'elle. Elle semble stupéfaite face à cette naissance, elle oscille entre indifférence et fascination, angoisse et émerveillement face à son enfant. L'auteur a l'intelligence de placer les plus affreux fantasmes de la mère au début, après cela n'empire pas. Mais c'est finalement une dérive, une séparation d'avec le monde commun qui est à l'œuvre, une fugue bien réelle aussi. Comme dans le film *L'an 01* de Jacques Doillon, L. fait un jour un pas de côté définitif sans perspective de se remettre en marche autrement. Où cela la mènera-t-elle ?



Le portrait de cette "femme à l'enfant" envoûte. La puissante délicatesse, la précision de l'écriture, la dimension concrète d'impressions diffuses nous donnent accès à l'intimité de cette femme qui se détache de son quotidien. Emmanuelle Tornero nous fait naviguer entre les jours de L, jours d'avant et jours d'après, dans sa tête par la poésie intérieure à la 3ème personne chère à Unica Zürn citée en exergue et vue de l'extérieur par des caméras de surveillance qui suivent quelques instants suspendus où "une femme entre dans le champ" de sa dérive offrant une perspective objective sur ce qu'on avait lu du point de vue de L. Le procédé narratif suit une double-hélice temporelle alternant les chapitres marqués "J+n" et J-n" naviguant de -2076 jours à +202 jours (après la naissance de l'enfant) mais pas du tout dans l'ordre. Deux tables à la fin proposent une lecture chronologique pour ceux qui auraient cette bonne ou mauvaise idée.

La transmission et ses névroses

Marion Fayolle, *Du même bois*, Gallimard, janvier 2024, 128 p., 16.50 €

Dans un passé proche mais indéterminé, une ferme en Ardèche organisée en longueur : d'un côté, la famille composée des parents et des enfants, de l'autre les anciens, les grands-parents et le grand-oncle célibataire, que l'on cache un peu parce que c'est un « taberlo », simplet en patois ardéchois, entre les deux, l'étable. « Ici, on fait toute sa vie sous la même toiture, on naît dans le lit de gauche, on meurt dans celui de droite et entre-temps, on s'occupe des bêtes à l'étable. » Une gamine, de ses yeux d'enfant, observe le monde qui l'entoure, immuable en apparence, hors temps et cadre, mais dont les jointures finissent par craqueler, rattrapé par la mort et la modernité. L'enfant, elle, est différente des autres gens de la famille, elle a le palais délicat, les jointures fines, elle ne mange rien et se fait volontiers poète en regardant les vaches. « La gamine, quand elle regarde son pelage, elle voit plutôt des continents. [...] Faire le tour de cette vache, c'est partir en voyage. Il y a, vers ses hanches, des petites îles, un archipel de taches de rousseur. [...] Personne ne voit que c'est beau, que cette vache, ce n'est pas un vieux torchon sale mais un tableau, une percée sur le monde, une promesse d'évasion. »



Au fil des années, la gamine grandit dans cet environnement qui n'a pas changé depuis des siècles, où les mots, les habitudes, les traditions, les gestes, les jeux se sont transmis de génération en génération. Mais, alors que les

grands-parents vieillissent, glissent vers la mort, la gamine, qui n'en a toujours fait qu'à sa tête, se détache de tout cela, comme d'ailleurs ses cousins. Devenue adulte et mère à son tour, elle s'en ira, parce que « *ce n'est pas une vie* » de vivre et travailler à la ferme, même si l'attachement demeure et que les parents craignent que « *les gosses ne reviennent pas, qu'aucun d'entre eux ne reprennent la ferme, qu'ils s'en aillent tous, qu'ils descendent vivre dans les vallées, qu'ils se disputent, qu'ils divorcent, que la famille se brise comme se brise la roche. Le paysage craque, se déchire, les blocs de basalte se lâchent la main, s'abandonnent dans les pentes, dévalent en solitaire. Que c'est triste, ces montagnes qui regardent vers la ferme en pleurant des cailloux* ».

Premier roman de la si littéraire Marion Fayolle auteure de nombreuses BD *L'homme en pièces*, *Les amours suspendues* salués par la critique pour la profondeur des émotions qu'elle transmet, illustratrice pour le New York Times. Comme dans son album *La Tendresse des pierres*, l'autrice mêle le cheminement autobiographique et la distanciation fictionnelle et poétique. Elle a grandi également en Ardèche et toutes les choses vues qui font cette histoire organisée en chapitres "la ferme", "les saisons", "les bêtes", "le dresseur" sonnent comme un vécu remanié et sublimé. Le style faussement naïf et l'univers pastoral évoquent Giono, les bêtes sont le centre du monde. Il est question ici d'un lieu perdu, et d'un temps révolu, celui de la cohabitation des générations tout entière articulée autour des bêtes. Avec des mots simples mais des images fortes, souvent saisissantes, Marion Fayolle parle des relations entre les générations, entre les enfants puis entre les adolescents, entre les humains et le paysage, entre les humains et les bêtes. On s'attache à la mémé dont le corps plie sous le travail, et qui perd un peu la boule. Marion Fayolle accorde une vraie place à l'épaisseur des corps, aux matières et aux sensations. L'écriture cerne ainsi les manques et les fêlures, tout en progressant par juxtaposition, à la recherche d'un équilibre entre rudesse et grâce.

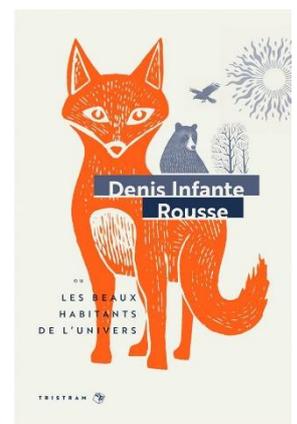
Dans une langue brute, d'une beauté râpeuse, Marion Fayolle s'interroge sur la transmission et dépeint la fin d'un monde, la disparition de modes de vie que l'on pouvait croire immuables. Son récit ne recèle aucun misérabilisme, aucun jugement, pas même de tristesse. L'autrice constate simplement que le monde change et qu'on n'y peut pas grand-chose. Restent alors les souvenirs, à jamais consignés dans ce texte à la poésie farouche. Du même bois est un hommage à un monde disparu, un au revoir enjoué et mélancolique, un regard doux et profond sur une ferme dont il fallait réussir à s'échapper pour pouvoir créer. Même si on s'en veut. Même si on le regrette.

Notre rapport à la nature renversée par cette deuxième pépite, l'exploration du monde par un animal, une renarde

Denis Infante, *Rousse ou les beaux habitants de l'univers*, Tristram, janvier 2024, 128 p. 16.50 €

Dans un monde abîmé par l'être humain, comment donner à entendre les voix du vivant ? Comment écrire une Terre où l'espoir réside en d'autres êtres, en d'autres sensibilités que les nôtres ? A quoi tient notre perception des non-humains ? En suivant l'exode d'une jeune renarde qui quitte sa forêt décimée par la sécheresse et s'en va découvrir le monde, Denis Infante ne se contente pas d'écrire un roman d'apprentissage. On pense au chef-d'œuvre de Richard Adams, *Watership Down* (1972), qui narre les aventures d'un groupe de lièvres déterminé à fonder une garenne sur une terre promise, loin au-delà des forêts et des rivières. De la même façon, l'exode de Rousse nous apparaît à travers ses yeux, en fonction de sa propre compréhension de ce qui l'entoure. Elle parcourt un milieu désenchanté, pollué et asséché, où ne restent de notre passage que quelques vestiges de « farcaille » rouillée et de longs os blancs sur le sol, mais un milieu qui déborde de vie.

Denis Infante apporte ainsi sa pierre à l'édifice de la littérature du vivant qui émerge peu à peu, riche en procédés narratifs et en trouvailles linguistiques, en parallèle des études de sciences sociales et de philosophie qui éclosent en librairie depuis quelques années.



“Quand pâle leur du jour dispersa enfin ombres et terreurs de profonde nuit, Rousse, après avoir senti position du soleil invisible sous épaisses frondaisons, reprit sa traversée vers lointaines, unimaginables montagnes. Elle chemina longtemps ventre vide et gorge en feu. Faim était gêne, soif supplice.”

La langue de la jeune renarde ne s'embarrasse pas de déterminants, elle va droit aux sensations, à la fois brute et imagée. Le déterminant, dans la langue française, est ce qui permet de parler d'un nom en fonction de sa proximité ou non avec le locuteur. Les articles sont soit définis (le, la, les), soit indéfinis (un, une, des). Ici, leur absence creuse un trou au cœur de la signification. Comment Rousse appréhende-t-elle les ombres de la nuit ? Les voit-elle fréquemment ou est-ce la première fois ? Qu'en est-il du soleil ? Des épaisses frondaisons ? En a-t-elle peur ? Est-elle intriguée ? En nous privant de cette information qui qualifie la relation entre la renarde et les éléments qui l'entourent, Denis Infante propulse le lecteur dans une expérience sensorielle directe, au plus proche de celle de l'animal. On ne pourra jamais savoir ce que ressentent un oiseau ou un dauphin, puisque leur expérience corporelle nous est interdite, mais il faut quand même essayer. C'est dans cette contradiction entre impossibilité et tentative désespérée de traduire que la littérature se tient, acceptant l'échec initial afin de chercher à approcher, quand même, ces comportements et ces langues inconnues. Contrairement à la tradition des fables dans lesquelles l'animal n'est qu'une allégorie, cette fois la renarde ne parle pas comme nous ; c'est nous qui parlons *un peu moins loin* d'elle.

Et Rousse arpente un monde dont nous sommes absents. Elle ne craint rien de notre part. Elle avance, apprend, enfante, raisonne, fait sienne la vision socratique de la vie entendue comme apprentissage, son exploration se transformant en quête métaphysique au contact notamment de Noirciel le corbeau. La référence au sous-titre du roman, « les beaux habitants de l'univers », donne à craindre à première vue une certaine naïveté si on ignorait que l'expression vient de Giono. Sous la plume de l'écrivain, les vivants ne sont jamais idéalisés, ils se présentent dans leur naturalité de bête, dans leur complexité, soumis ou violents, à la fois désirés et redoutés. Leur beauté tient à leur vivacité, à leur capacité à s'adapter et à façonner un avenir là où il n'y en a plus.

En se situant du côté des fictions postapocalyptiques, mais pas de celles qui ne voient que la technologie et la destruction comme finitudes, Denis Infante montre ainsi, dans la veine d'Ursula Le Guin ou d'Alain Damasio, que la richesse et l'avenir de ce monde ne se résument pas à notre présence.

Aller chercher un ailleurs même quand le présent est infiniment désirable

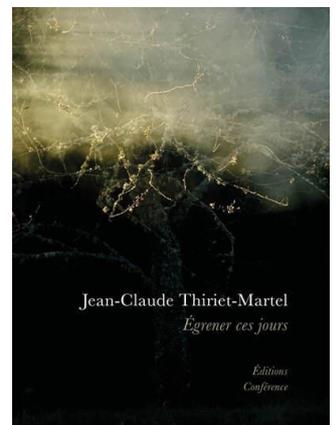
Jean-Claude Thiriet-Martel, *Égrener ces jours*, éditions Conférence, novembre 2023, 85 p., 20 €

Un journal de guerre sous forme poétique à la mémoire de son grand-oncle Raymond Grizou.

La Grande Guerre a puissamment marqué l'histoire familiale de l'auteur ; ces pages se veulent le journal minutieux et précis de son moment initial, du 31 juillet au 1^{er} octobre 1914.

Elles sont prêtées à un grand-oncle, Raymond Grizou (1892-1968), afin de ne pas quitter le plan de la réalité vécue. Grizou était un vigneron des Corbières, militant socialiste depuis son plus jeune âge et ardent défenseur du mouvement coopératif : on percevra dans ces pages un ton particulier d'humanité et le sentiment immédiat d'une communauté de vie.

Il est difficile de ne pas lire d'une traite ce journal des premières semaines de « sa » Grande Guerre, avec le recueillement appelé par la profondeur de l'expérience traversée. Chaque journée fait l'objet d'un texte ; les personnages qu'on y rencontre sont des soldats ou des officiers de son régiment et sont nommément cités. Lecture captivée par cette réalité en bataille que caresse le récit d'une voix intérieure évoquant ce qui se voit, s'entend et se devine, mêlée aussi de souvenirs et de rêveries. Et parlant de la beauté du monde, de la lumière et de la nuit, dans une sorte, parfois, de balbutiement imposé par l'horreur de la guerre, comme un coin qui fait éclater l'innocence des choses. L'équilibre, ici, de la fiction et de l'hommage, de la rêverie et de la réalité, redonne à la poésie sa



dimension la plus poignante : école du regard, du cœur et de l'esprit, égrenant toutes les leçons de l'expérience terrible et acceptée.

Rémi Huot, *Journal d'une montagne, Le mot et le reste*, octobre 2023, 232 p., 21 €

L'auteur, montagnard ornithologue, raconte dans ce texte poétique et contemplatif son expérience de la nature sauvage, dans la montagne du Madres, entre Aude et Pyrénées-Orientales, et nous entraîne dans ce décor où apparaissent de nombreux compagnons : grands tétras, aigles royaux, cerfs, vautours... Un vrai voyage.

« *Je ne fais aucune distinction entre les sapins de la forêt de Lapazeuil et ceux de l'immense taïga* ». En mettant le sauvage des montagnes audoises au cœur de son récit, Rémi Huot nous démontre que l'observation de la faune, de la flore et des paysages d'ici sont sources d'autant d'étonnement et de poésie que les endroits les plus sauvages de la planète.

D'un bout à l'autre de l'année, l'auteur de ce récit vit au plus près du changement des saisons dans un abri en pierre, à deux mille mètres d'altitude entre le Madres et le Pic du Bernard Sauvage aux confins de l'Aude et des Pyrénées Orientales. Avec la Méditerranée pour lointain horizon, et les plus grandes montagnes qui entourent la vallée de la Castellane autour de lui, il observe le lainage des isards et le vol des rapaces, mais aussi les premiers frissonnements du printemps et le scintillement des étoiles.



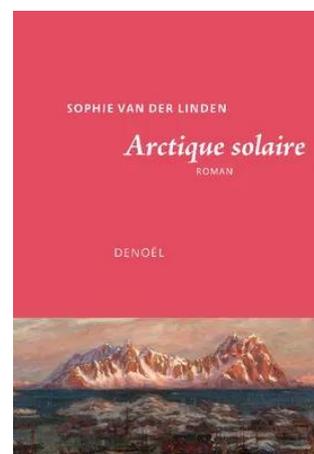
A l'issue d'études en biologie, Rémi Huot est ornithologue puis se consacre à l'écriture au travers de longues marches à l'affût des beautés du monde dans la partie orientale des Pyrénées.

Plongée dans la création artistique avec

Sophie van der Linden, *Arctique solaire*, Denoël, janvier 2024, 128 p., 15 €

Biographie romancée de la peintre suédoise Anna Boberg (1864-1935). Depuis sa découverte des îles Lofoten, en 1901, Anna y retourne chaque hiver, seule, afin de capter la beauté des paysages arctiques. Elle souhaite réaliser le tableau qui lui vaudra la reconnaissance de ses pairs.

Essayiste renommée pour sa lecture critique de la littérature jeunesse mais aussi auteure des très romantiques *De terre et de mer* et *La fabrique du monde*, Sophie Van der Linden est une romancière rare. Avec *Arctique solaire*, elle reprend sa palette, saisissant un peintre au vol au moment où son acte créateur le transforme. L'artiste suédoise est reconnue pour ses céramiques et ses décorations mais son talent est éclipsé par la renommée de son époux, l'architecte Ferdinand Boberg aux créations monumentales. Jusqu'à ce qu'elle découvre la suffocante beauté des îles Lofoten (Norvège), qu'elle revient inlassablement capturer. Paysage impossible à anticiper avec ses aurores boréales, ses lumières et ses gris sur la neige, ce territoire très rude l'attend autant qu'il l'attire. Le défi – élire la couleur pour atteindre l'harmonie – donne ici toute sa place à la sensation : l'abandon aux éléments et à la fantasmagorie. Elle part à la pêche, se plante au pied des monts pour mieux revenir à son panorama de départ.



Mika Biermann, *Trois femmes dans la vie de Vincent Van Gogh*, Anacharsis, janvier 2024, 96 p., 13 €

Je vous avais déjà parlé de *Trois jours dans la vie de Cézanne* et *Trois nuits dans la vie de Berthe Morisot* et de l'attention de Mika Biermann, auteur et guide conférencier dans les musées marseillais, aux couleurs, aux textures, à la vie qui transparait dans la peinture.

Trois femmes, trois moments de la vie de Vincent Van Gogh, l'enfance, la maturité, l'âge mûr juste avant la fin, trois femmes qui le consolent : Saskia, Agostina et Gabrielle. Autour de ces créateurs perdus dans leur monde, il met « *du peuple dans le peuple* », avec ses odeurs, son langage, ses soucis. A Vincent le solitaire, Biermann offre trois versions de la féminité. Tout gamin, le fils de pasteur surprend Saskia au bain. La petite gardeuse d'oies, pas très jolie, pas très propre, est effrontée, joueuse, maternelle. Tourment et félicité : est-ce un péché mortel que de l'avoir vue nue ? Tout plaisir est danger : Dieu a créé le monde en noir et blanc, lui a appris son père. C'est le diable qui y a mis des couleurs.

En 1887, à Paris, la tenancière de bar Agostina sert l'absinthe et écoute les délires du peintre qui fantasme d'Italie et l'encombre de croûtes invendables. Mais son aspect d'artiste efflanqué éveille encore chez elle une certaine tendresse. Elle patiente donc. La dernière femme est, comme la première, encore une enfant. Comme Saskia, Gabrielle porte un nom de modèle. Mais elle n'est pas belle non plus, déjà pugnace, teigneuse et pourtant pleine de compassion pour cet homme blessé. Il refuse son aide, elle s'en va sur son percheron. Il mourra peu après.

Une forme de création à travers une reparation à l'occasion de la sortie du film de Yorgos Lanthimos avec Emma Stone

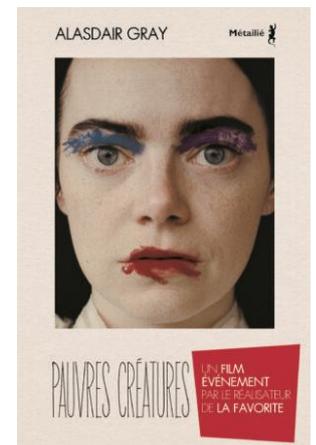
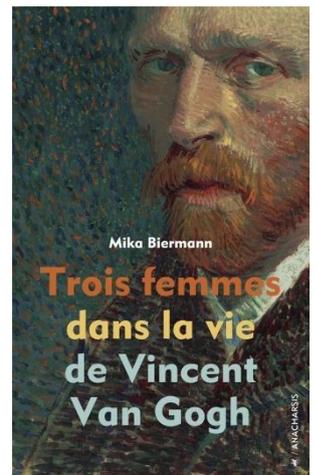
Alasdair Gray, *Pauvres créatures*, traduit de l'anglais (Écosse) par Jean Pavans, Métailié, janvier 2024, 320 p., 12 €

Traduit en 2003 pour les éditions Métailié, ce roman écrit dans les années 1990 fait directement penser au *Frankenstein ou le Prométhée moderne* de Mary Shelley, son écriture flamboyante mais surtout cette manière qu'a Alasdair Gray mort en 2019, d'introduire l'histoire comme s'il se basait sur des documents véridiques trouvés sur un trottoir de Glasgow, par lesquels il tente de nous convaincre que l'on s'apprête à lire une histoire vraie, vécue et retranscrite fidèlement par des personnes ayant existé. Il illustre d'ailleurs son livre de dessins qu'il prétend être de la main du médecin de l'histoire.

Lorsque Godwin Baxter découvre à la morgue de Glasgow le corps d'une jeune femme suicidée enceinte de près de neuf mois, il prétend la rendre à la vie en utilisant le cerveau du fœtus. Fils naturel du grand chirurgien Sir Colin, il va effectuer une greffe étonnante qui fera d'elle Bella Baxter, femme d'une vitalité exceptionnelle qui va passer par les différents âges de la vie tout en gardant son aspect de jeune femme.

Dans un style baroque flamboyant, ce splendide pastiche du roman gothique anglais nous entraîne, avec un humour inénarrable, à travers un univers où tout devient possible, un endroit où fantômes et fantaisies prennent le pas sur le réel. Là réside aussi tout le génie littéraire d'Alasdair Gray et son pastiche de conte gothique. En mêlant écriture romanesque et récit épistolaire, en impliquant tous les points de vue de ses différents personnages, il livre un roman protéiforme qui à l'instar de la créature de Frankenstein, est le créateur et son œuvre est sa créature.

Je profite de cette entrée dans le mystère pour vous parler de



Johan Rundberg, *Les mystères de Mika : le corbeau de nuit*, traduit du suédois par Marina Heide, Thierry Magnier éditeur, septembre 2023, 208 p., 14.90 €

A partir de 9 ans

Stockholm, 1880. Mika, onze ans, vit dans un orphelinat depuis toujours. Trop grande pour être adoptée, l'adolescente s'occupe des petits à l'orphelinat et donne un coup de main à la taverne du coin. Le soleil perce à peine dans cet hiver qui s'éternise, le bois se fait de plus en plus rare pour réchauffer la grande bâtisse qui abrite les enfants dont Mika s'occupe une fois son travail terminé.

Il y a un petit air de Dickens au milieu de cette petite bande d'enfants sans famille. Des bruits, des ombres, des regards... Très vite, une atmosphère mystérieuse s'installe. Un meurtrier terrorise la ville et la vérité ne semble pas arranger tout le monde.

Sa vive intelligence et ses capacités d'observation hors du commun sont repérées par un inspecteur de police Valdemar Hoff qui lui propose de s'associer à lui. Leur mission ? Mettre la main sur le dangereux meurtrier, le Corbeau de Nuit, avant qu'il ne fasse de nouvelles victimes.

Le premier tome d'une série d'enquêtes captivantes. Johan Rundberg, auteur jeunesse suédois reconnu et multiprimé que l'on commence tout juste à découvrir en France, s'amuse des codes du roman policier classique en mettant en scène un improbable duo, la gamine et un agent de police décalé et affranchi des conventions.

Roman policier crépusculaire qui fait penser à Carlos Ruiz Zafon, l'auteur de *L'ombre du vent* mais aussi de *Marina* ou du *Prince de la brume* pour la jeunesse, il a été récompensé en novembre dernier par le prix Astrid Lindgren et tout récemment par le Prix Millepages du nom de cette librairie de Vincennes. Le roman peut se lire indépendamment mais on ne manquera pas de lire les prochains tomes pour en savoir plus sur les origines troubles de la protagoniste ! Bien que ce soit ciblé jeunesse, il peut de plus être lu sans problème par les adultes. Les mots sont bien choisis, ce n'est pas du tout enfantin.

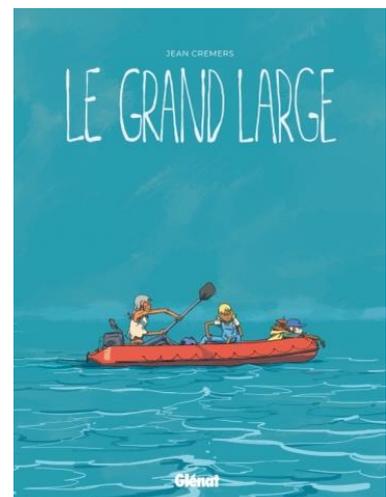
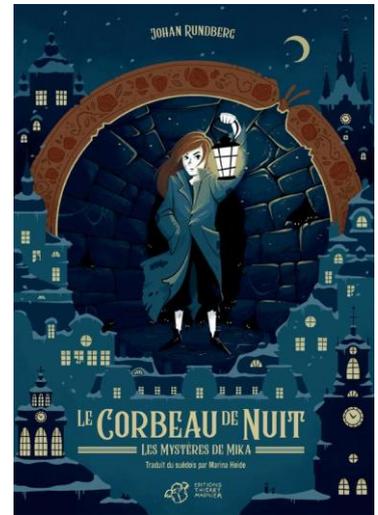
Puisque l'on est dans la littérature pour tous, on entre dans la BD

Jean Cremers, *Le grand large*, Glénat, janvier 2024, 248 p., 24.50 €

De 12 à 127 ans...

Sac sur le dos, Léonie est jetée par ses parents qui ont l'air pourtant attentifs à elle sur une barque à rames avec pour charge de trouver la terre ferme. A l'issue d'une tempête, elle se retrouve en plein milieu de l'océan, bientôt secondée par un jeune garçon de son âge, Balthazar. Mais alors qu'elle parle tout le temps, se met régulièrement en colère, lui est totalement muet, ils vont d'ailleurs entreprendre de communiquer via les notes d'un harmonica.

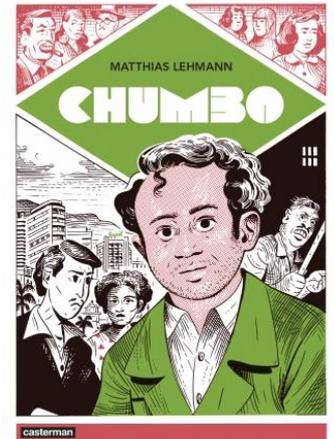
Apeurée, elle va découvrir un univers sans foi ni loi où la nature, le hasard et la détermination vont guider sa barque. Dans cette immensité, tout le monde n'est donc pas logé à la même enseigne. Les yachts et les bateaux à moteur circulent à toute allure et ne se gênent pas pour détrousser le voisin. Parmi ce vaste océan, il y a aussi Agathe, qui semble avoir abandonné tout espoir d'accoster un jour, et qui s'est laissé porter par le courant... Quand ces trois naufragés se croisent, l'aventure prend un autre tournant. Léonie, décidée à trouver un rivage, va embarquer Agathe et Balthazar pour une traversée éprouvante, à la limite des forces qui lui restent, à moins que ce ne soit le contraire...



A travers ce roman graphique, Jean Cremers métaphorise le passage à l'âge adulte dans un monde dévasté en convoquant la force de l'imaginaire pour une métaphore du grand saut vers l'âge adulte. Ce récit initiatique plein de péripéties, que l'on lit d'une traite nous parle des rencontres marquantes et de ces épreuves nécessaires qui nous forgent.

Matthias Lehmann, *Chumbo*, Casterman, août 2023, 363 p., 29.95 €

Une fresque historique dans la région du Minas Gerai au Brésil autour d'une famille bientôt divisée par les idéologies, les dictatures, les coups d'état successifs des années 1950 aux années 2000. À travers ses pages aux compositions inventives, qui empruntent à la caricature comme à la publicité ou au graphisme brésilien, l'auteur mêle aux histoires intimes la grande Histoire d'un pays fascinant.



En conclusion, nous pourrions déterminer quels sont les livres qui feront dates mais cela sera une démarche nécessairement subjective. Nous pouvons aussi saluer l'audace narrative, l'imaginaire débordant de tous ces ouvrages.